

dégradés que les animaux, ont sanctionné eux-mêmes leur propre esclavage.

Quand l'un d'entre-eux, au nom de la science ou du bon sens, ouvrait la bouche, vite, on le baillonnait. Que d'insurrections, de révoltes, de luttes de toutes sortes n'a-t-il pas fallu pour conquérir peu à peu les droits les plus modestes !

A la fin du dix-neuvième siècle, les hommes, malgré d'immenses découvertes scientifiques, n'étaient guère meilleurs ni plus heureux qu'auparavant. La caste des bourgeois dominait tout, accaparait tout; aussi la misère allait-elle en grandissant.

Vainement les tyrans célébrèrent-ils par une Exposition universelle et des fêtes splendides le centenaire de la révolution qui, un siècle auparavant, leur avait donné le pouvoir, la masse souffrante commençait à se détacher d'eux. Des hommes de cœur prêchaient la révolte au nom de l'humanité et donnaient l'exemple. La grande lutte ne tarda pas à éclater et à s'étendre dans toute l'Europe et l'Amérique.

(A suivre)

PETITE POSTE. — P. Toulon. — I. Cette. — D. Foix. — C. Avignon. — B. Sedan. — F. Amiens. — B. Havre. — F. Gourraya. — Honfleur. — G. Soliès. — La Madeleine. — P. Bordeaux. — P. et M. Angers.

Le *Père Peinard* est en vente à Bordeaux : cours d'Albret, kiosque n° 40; cours Tourny, kiosque n° 38; Allées de Tourny, kiosque n° 4 et 5; quai de la Bourse, kiosque n° 10; cours Victor-Hugo, kiosques n° 35; cours d'Alsace-Lorraine, kiosque n° 28; rue Saint-Charles, librairie n° 54. Quai de la Douane et cours Saint-Médard : M^{me} Maury, 4, place Intérieure d'Aquitaine.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,

Imp. spéciale du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette. — Paris.

UN TORCHE-CUL

Vrai, j'en rigole encore ! Ce que je m'en suis payé une bosse, la semaine dernière, oh mais, vous savez, à m'en faire péter la sous-ventière.

Comme je veux que les aminches aient leur part de la rigolade, je vais leur raconter ce qui m'est arrivé.

Imaginez-vous que le facteur remet à ma piaule, un morceau de papier jaune, plié en quatre. Je renifle et me dis, ça sent le roussi : en effet, c'était un rond de cuir grincheux qui m'envoyait de ses nouvelles ; le type perche à Saint-Etienne.

Son flanche était bougrement mal écrit, j'ai passé plus d'une heure à essayer de comprendre ce que ce muffeton avait voulu dire avec ses dégoûtantes pattes de mouche. Y avait que ce qui était imprimé de lisible : on y parlait de domaines, d'enregistrement, de timbres, tout un tas de bricoles, dont je me fous autant qu'un député de ses promesses.

Enfin avec de la patience, j'ai compris que cet animal était à cran contre les affiches du *Père Peinard*, vu qu'il n'y avait pas de timbre. Il prétend qu'un candidat doit avant de faire imprimer ses affiches, aller le trouver (lui ou son pareil,) et lui demander s'il n'y a rien qui cloche ; sans quoi, le

mossieu monte sur ses ergots et dit : « c'est pas un vrai candidat, je vas le foutre à l'amende. »

En voilà un, nom de dieu, qui est bougrement à la coule et qui connaît rudement bien toutes les beautés du Sifflage Universel !

J'ai un regret ; c'est de n'être rien dans les légumes, car j'aurais proposé ce rond de cuir épastroillant pour la décoration. J'aurais même été plus loin, j'aurais exigé qu'on le foute dans un bocal avec de l'eau-de-vie, pour conserver aux générations futures épatées, l'échantillon d'un des plus chouettes empayés du gouvernement.

Voyons, c'est y une raison, parce qu'on n'a pas mis de timbres sur les affiches du Père Peinard, pour réclamer 105 balles, plus quatre vingt-dix pétards, à des types comme Brunet l'imprimeur, Charret le candidat pour la fôôrme, et moi-même ?

Pauvre gourdiflot ! Tu m'as pas regardé ; voyons, j'ai t'y une gueule à me fendre de 105 balles, plus quatre vingt-dix pétards ? Tu me diras qu'on peut s'y mettre à trois, ça ne fout rien ! Faut toujours cracher de la belle galette au gouvernement.

Moi donner de la galette à ces chameaux ? Plus souvent ! N'auriez-vous besoin que de deux ronds pour vous empêcher de faire faillite que je ne vous les foutrais pas.

Si dans cette cambuse on n'a que le pognon que je cracherai, vrai ils seront longtemps sans se caller les joues.

Pour lors, j'ai pris mon papier à lettre rupinskoff, rouge sang de bœuf (dites que je ne suis pas un pur ?) et j'ai répondu la babillarde suivante à cet ahuri de Chaillot qui perche à Saint-Etienne :

Monsieur le receveur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre (ouf !!!) (1)
18, rue Gambetta, à Saint-Étienne.

Sommier, n° 156 (2)

M. le receveur,

Ce que j'ai été épaté en recevant votre flanche ? on n'a pas idée de ça.

Je sais pas si le minisse, il vous a envoyé le 22 mars une circulaire pour dire qui qu'est pas candidat « dans l'acception naturelle du mot. » — j'ai aucun rapport avec ce monde-là — oh non ! — Mais ce que je sais bien, c'est que celui qu'a fait une déclaration est candidat, que les affiches électorales elles doivent pas être timbrées, et que le minisse ou vous, ça vous regarde pas ce qu'il y a dessus.

Maintenant si ça vous amuse de m'ouvrir un compte dans votre boîte, faut pas vous gêner, moi je trouve ça rigolo ; mais faut pas vous monter le cou pour le pognon : c'est pas prudent et je connais une girafe qu'en est morte.

Recevez M.

mes salutations.

LE PÈRE PEINARD.

N. B. — Comme je suis qu'un bouiffe, j'ai pas le droit d'écrire aussi mal qu'un rond de cuir et je m'ai appliqué

(1) — On peut bien faire, *ouf!* après avoir écrit une adresse pareille.

(2) — *Sommier*, je sais pas ce que c'est : mais il dit qu'il faut lui renvoyer ce numéro, comme ça ne me coute rien de lui faire ce petit plaisir, je l'ai fait.

Un fois que j'ai eu accouché du flanche que vous venez de lire, je l'ai foutu dans une enveloppe et l'ai expédié au type.

Et comme je ne voulais pas faire encadrer son chiffon de papier, et qu'en outre j'avais besoin d'aller au tabernacle, j'en ai fait le meilleur usage qu'on puisse faire d'un papier gouvernemental.

LE DERNIER COUP ÉLECTORAL

Cette fois ça y est pour de bon; notre fameuse souveraineté dont on nous serine est dans le sciau pendant quatre ans.

D'ici là, si nous sommes assez pochetées pour nous laisser mener par le bout du nez, toutes les crapules gouvernementales nous mangeront la laine sur le dos avec un appétit formidable.

Les réformes, la révision, toutes les fariboles qui ont servi aux candidats pour rouler les niguedouilles, seront mises de côté, jusqu'au jour où il y aura nécessité de les ressortir pour foutre à nouveau le populo dans le sac.

Eh vrai! nous sommes bonâsses au dernier point. Nous en avons enduré de toutes les couleurs ces derniers temps. Par exemple à Pantin, les soirs d'élection, fallait voir la rosserie des flickards et des cipaux.

J'ai vu des tas d'élections, eh bien, jamais, je n'ai vu les cipaux à cheval grimper sur les trottoirs et esbrouffer les gens paisibles avec le sans façon qu'ils y foutaient dimanche.

Mais nom de dieu, sous l'Ordre Moral, à la fameuse élection des 363, le gouvernement n'était pas plus rossard!

Et pourtant, faut pas croire que les types qui sont allés le soir du 22 septembre et du 6 octobre flânocher sur les boule-

vards étaient des bons bougres cherchant une occase de faire du chabanais.

Foutre pas! C'était des bonshommes tout à fait calmes, qui voulaient voir le coup d'œil: on aurait dit qu'ils savaient que c'est une blague énorme que de nommer des députés — ils ne s'emballaient ni pour les uns, ni pour les autres.

Ils lisaient les canards, pardine! ils étaient descendus dans la rue pour ça. Mais faire du chahut pour Boulange ou pour Constans, — ils n'en étaient pas. C'est barbotteurs et Cie, — alors à quoi bon se foutre en colère pour des mufles pareils?

Et c'est sur ces types calmes et inodores, que les cipaux sont tombés avec leur rosserie habituelle. Nom d'une pipe, c'est à vous faire bondir!

Oui, nom de dieu, la foule était calme. Et pourquoi? Parce que de plus en plus chacun se rend compte que c'est une bourde énorme que de se chamailler pour les sales fricotteurs du gouvernement.

Si nous subissons ces marlous, c'est que nous ne sommes pas encore assez marioles pour les envoyer à Dache. Pour lors, on se dit, que, faute de pouvoir secouer cette vermine vaut mieux l'endurer telle qu'elle est.

De là vient le je menfoutisme général, qui s'est emparé à peu près de tous les bons bougres. La plupart ont votailé par habitude, par esprit de routine, sans grande conviction.

Avant peu, ça changera, mille tonneres! le populo ouvrira ses quinquets et se dira qu'au lieu d'engraisser des cochons comme Constans, Boulange ou Ferry, il est plus intelligent de garder pour soi la galette qu'ils dévorent.

Cette idée une fois entrée dans la caboche des chouettes zigues n'en sortira plus et à la première occase ils feront décaniller dans les grands prix toute la bande des bouffe-galette et des ronds-de-cuir.

COCHONNERIE BOURGEOISE

On se souvient de Jalinier, ce déchard qui, sans turbin depuis longtemps, allait marauder le soir dans la Plaine-St-Denis, et que le proprio Bugnot, le trouvant dans son champ d'asperges, étendit raide d'un coup de fusil.

Cet assassinat avait fait tellement de potin dans le pays, que la magistrature s'était décidée à poursuivre le meurtrier.

Bugnot passait donc l'autre jour aux assises.

Le jury de la Seine l'a acquitté !

Par leur verdict, douze horribles bonshommes autorisent le premier salopiot venu à tuer quiconque ramassera une pomme ou arrachera un navet dans son champ.

Qu'un gros financier dépouille dix, vingt, cent ou cent mille gogos, qu'il porte la ruine, la misère dans dix, vingt, cent familles, qu'il pousse au suicide nombre de pauvres bougres à qu'il a, par sa roublarderie canaille, extorqué les picillons, si par hasard un de ces *nettoyés* renâcle au réchaud ou à l'espagnolette et qu'il aille loger du plomb dans la cervelle du gros fripouillard, il est archi-certain que les bourgeois qui ont renvoyé indemne l'assassin d'un chapardeur d'asperges dans la mistouffe, enverront le justicier finir ses jours à la Nouvelle. C'est comme ça, la justice distributive !

Cassez la gueule au sale noceur qui vous met sur la paille : ou vous envoie dare-dare aux travaux forcés à perpette, si toutefois on ne vous raccourcit point d'une trentaine de centimètres.

Mais si vous êtes proprio, oh ! alors, ne vous gênez pas, foutez des prunes dans la peau du premier déchard que vous surprenez à ronger une carotte prise dans votre jardin.

Messieurs les jurés, qui ont tous le respect de la propriété, — eux étant propriétaires, — vous renverront, avec leur bénédiction, recharger votre flingot pour d'autres Jalinier.

A moins pourtant que ceux-ci.....

Eh ! eh ! mais... ça s'est vu !
Et les ventrus s'étonne que des ventres-creux cassent parfois des *tire-lire* bourgeoises pour pouvoir boulotter et faire boulotter leurs mômes !

Nom de dieu de nom de dieu de nom de dieu !.....

A UN ARRACHEUR DE DENTS

Dans tous les patelins où de chouettes zigues ont collé les affiches du Père Peinard, toute la meute des liche-culs gouvernementaux ont aboyé comme des chiens écorchés.

Ah, foutre, paraît que ça a touché juste ! Si un bonhomme veut vous coller un coup de pied dans le cul et vous manque, ça ne vous met pas dans la même rage que s'il fait un bleu à vos fesses.

C'est ce qui est arrivé ; comme tous les salopiot qui veulent se caler les joues aux dépens du populo se sont sentis salement mouchés, ils ont braillé comme des ânes.

Chaque fois que j'en vois un qui porte les mains à ses fesses et fait des contorsions épatantes, en faisant des « oh là là ! » à pleine gueule, je me dis : « chouetto suifard, j'ai mis dans dans le mille ! »

Les plus à cran sont, chose rigolboche, les socialos pour la frime, jean-foutres qui ne visent qu'à manger notre pognon en lieu et place des bourgeois actuels.

Je ne veux pas les piquer tous de mon alêne, ils n'en valent foutre pas la peine ; vaut mieux les laisser brailler à leur aise, puisque ça les amuse.

Tout de même, je veux dire deux mots de vérité à un type du midi ; faut qu'il se soit senti bougrement pommé, car il est un de ceux qui ont fait le plus de fouan.

Dans l'*Emancipation Sociale*, un petit canard de Narbonne,

qui a pour pisseur de copie en chef L. Stern, ce qui veut dire : Docteur Ferroul, y a une charge à fond de train contre le Père Peinard.

Ah, il n'y va pas par quatre chemins, nom de dieu ! Le Père Peinard est payé par les fonds secrets, Constans est mon bailleur de galette ; les copains de Narbonne qui ont placardé les affiches sont de la mouche — et tout ça a été fait pour foutre des bâtons dans les abattis de Ferroul et l'empêcher d'être élu bouffe-galette.

Si le larbin de Ferroul qui a pondu la tartine ne dit pas vrai, Constans a un moyen bien simple de prouver qu'il ne finance pas pour le Père Peinard : il est ministre, qu'il se torche le cul de la loi contre la Presse et torde le cou à mes flanches.

— Voyons, mon petit *Saucissonnier*, pour faire plaisir à Ferroul, un bon mouvement, foutez un bon procès au Père Peinard ; Ferroul vous en sera reconnaissant, il n'oublie pas les services rendus. Vous savez qu'il est député, s'il est content de vous il ne fera pas le tapageur à l'Aquarium, il sera sage comme une image et appuiera tous vos projets de loi — même les plus dégueulasses...

Nom de dieu, voilà où ils en sont les socialos à la Ferroul ! Réclamer des poursuites contre les canards qui les débinent. Ah, foutre ! j'espère bien que jamais nous ne tomberons sous la coupe de ces gas-là ; les aminches, ça ne serait vraiment pas rigolo : y aurait plus moyen de souffler mot !

Et, mille bombes, s'il y a quelqu'un qui devrait taire son bec, c'est bien le Narbonnais. Il oublie donc qu'il a échangé son métier de médecin contre celui d'*arracheur de dents* ! Vingt cinq balles à la journée pour extraire les molaires du populo et faire ses poches, c'est pas mal payé.

L'ex-anarcho ferait bougrement mieux de se taire : que diable ! quand on est « *du tas d'assoiffés*, dont l'estomac est » aussi vaste que le cerveau rabougri, qui n'ont pas une petite pensée, mais qui ont un grand appétit, véritable meute de chiens maigres autour d'une charogne... » Quand on est

« *arlequin et pierrot* de la politique » quand on fait son « boniment, comme *arracheur de dents* qui se dit législateur (1).. » le mieux est de poser sa chique et de faire le mort.

Mais non, en esbrouffant son monde on fait croire que c'est arrivé : Ferroul passe pour un pur des purs — les autres sont des crapules !

N'empêche que si la Sociale ne venait pas avant peu nous débarasser de tous les politicards je ne désespérerais pas de voir Ferroul assis à la droite de Ferry à la Chacutorie Sénatoriale.

PLUS DE CROUSTILLE !

Voilà la mauvaise saison qui radine bougrement vite. C'est pas fait pour remettre du cœur au ventre des purotins ; quand le ciel est bleu, que le soleil chauffe les caboches, quoique dans la dèche noire, les pauvres types, espèrent encore un brin.

En plein été, quand le soleil leur fait risette, ils ne peuvent se résoudre à crever comme des chiens. La nuit, ils refilent la comète sans trop de désespoir ; ils grelottent bien, car en tous temps, les nuits sont froides, mais quand revient le matin, la rouge trogne lumineuse les ragailardit.

C'est plus ça, quand les feuilles tombent ! Le soleil n'est plus là pour leur réchauffer la carcasse, le ciel est toujours barbouillé de suie, et le plus dégoûtant c'est cette cochonne d'humidité qui les fait claquer des dents jour et nuit.

Ah ! l'hiver en fout à bas des pauvres types ! Ils tombent comme des mouches, pouf... et puis, plus rien.

Y a plus d'espoir, tout s'en va avec la belle saison. « Eh

(1) — Extrait de tartines de Ferroul, publiées dans l'*Emancipation Sociale* de Narbonne, dans les premiers mois de 1884.

bien, qu'ils se disent, nous sommes trop malheureux, partons aussi, la vie est trop dure !... »

Et c'est vite baclé : ou bien ils s'affalent sur un banc et y claquent, ou bien ils vont à la Seine licher leur dernier bouillon.

La série est commencée, tonnerre de dieu ! Depuis une quinzaine de jours, il ne s'est pas passé de matinée que je n'ai dégotté dans les faits-divers, la crevaision d'un et quelquefois de plusieurs pauvres types.

*
* *

Et pendant ce temps-là, les bourgeois font la noce à la foire du champ de Mars; les ministres boulottent des centaines de mille balles pour donner des gueuletons monstres à des jean-foutres; les vrais rois du jour, les Rothschild et autres crapules nous font suer le plus de galette qu'ils peuvent, et chose plus dégoûtante encore, les fripouilles de l'*assistance publique* empochent le pognon qu'on leur fout dans les pattes, et au lieu de le distribuer aux mistouffliers, ils l'emploient à s'*assister* eux-mêmes !

Quand donc tout ça finira-t-il ?

FILOU DE JOSEPH !

Un bon fiou m'écrit de Vienne (Autriche) que le gouvernement du plus Joseph des François vient de commettre à l'égard des prolos une nouvelle crapulerie, du reste, — il n'en est plus à les compter.

Les bons bougres de forgerons avaient fondé une association, histoire de se sentir les coudes pour mieux résister à leurs exploiters.

La Société ne marchait pas mal ; les gas un peu à la hauteur commençaient à développer à leurs camaros les idées

socialistes et à leur montrer qu'ils seraient malheureux tant qu'ils n'auraient pas fait dégorger les salops qui se font du lard avec le travail des pauvres bougres.

En caisse, il y avait déjà une chouette somme : 8,300 florins, quelque chose comme 16,600 balles.

Le gouvernement n'a fait ni une ni deux : il a dissous l'association et foutu la patte sur la caisse.

Il n'y a pas de petits profits : le père Joseph s'est dit que 8,300 florins c'est toujours bath à palper.

Hein ! c'est raide, car ce pognon, y a pas à dire, c'était les pauvres bougres de forgerons qui l'avaient amassé sou par sou.

Et dire que les gouvernants ont toujours là gueule pleine des mots : ordre, propriété ; qu'ils représentent les sociaux comme des filous et des partageux !

Tas de Jean-Fesses !

UN FLANCHE A MERMEIX

De tous les jean-foutres qui ont fait la roue, histoire de se faire expédier à l' Aquarium, y en a bougrement peu qui aient dit quelques mots de vérité.

J'ai cherché si je ne dégotterais pas ce phénix de droite ou de gauche : au premier coup y a eu rien de fait ; parmi toutes les ordures collées sur les murs rien de chouette ne m'a tiré l'œil.

Ce n'est qu'au ballottage que j'ai déniché un flanche où y a des choses bonnes. Et, nom de dieu, j'ai été bougrement épaté, vu l'endroit où j'ai trouvé le truc en question.

Je pourrais vous donner à deviner, mais les copains, se creuseraient la caboche pendant six semaines sans arriver à rien : C'est dans la *Cocarde*, le canard boulangiste !! et le flanche en question est de Mermeix !!!

Pas, foutre! que c'est renversant. Je ne suis pas habitué à voir sortir des machines chouettes de la gueule de Mermeix. Mais enfin, comme je sais rendre justice à tout le monde, pour une fois que ça lui arrive faut pas rater le coup.

Pour se faire bien venir du populo il a éreinté les barbotteurs financiers et reconnaît au pauvres bougres le droit à la croustille. Dans la dernière postiche qu'il a adressée aux électeurs du 7^e arrondissement, il se fend de la déclaration suivante :

« Estimez-vous qu'il soit digne de la France qu'on ne puisse pas impunément voler un pain où se faire servir un bouillon chez un traiteur quand on n'a pas de quoi le payer et que la Haute Banque puisse impunément, par de fausses nouvelles et toutes sortes de manœuvres, prélever cinq cent millions chaque année sur l'épargne nationale ? »

Ah, nom de dieu, ce que les opportunards ont aboyé après lui : « C'est y dieu possible ! Ça ne s'est jamais vu, un candidat débiter de pareilles horreurs !... »

Mais les copains, faut pas trop prendre au sérieux les flanche de Mermeix. Ça frime bien, par le temps qui court, d'éreinter les banquiers et d'affirmer pour les purotins le droit à la houstifaille.

C'est un coup électoral, c'est pour amener à lui les voix d'un tas de bons bougres qui en pincet pour la Sociale, mais qui ont encore la maladie de voter, que Mermeix y est allé de son boniment.

N'importe, il est toujours bon de foutre ça en vedette. Seulement, ne coupons pas dans le panneau ; un bouffe-galette sera toujours une fripouille qui n'a d'autre but que de rouler le populo.

Angers. — Les copains ont fait de bonne besogne, d'abord avec les affiches, puis dans les réunions. Ils n'en ont pas raté une, là où on les laissait jaboter ça allait bien ; mais bien des fois, les souteneurs des candidats voulaient les empêcher de dévider leur rouleau, de sorte que ça a fait du pétard.

A leur tour, les zigues ont organisé des réunions publiques dans chaque quartier, et c'était autrement chouette que chez les politicards, tout s'y passait sans chabonais et à la bonne franquette.

Convoqués par les ran tamplan de tambours, les ouvriers rappliquaient à flots : c'est un truc très bath que celui-là et qui est rudement employé dans les patelins des départements.

Certes tous les bons bougres qui ont répondu à l'appel n'ont pas compris subito que la politique est une couillonnade infecte, mais ça viendra nom de dieu ! D'autant plus facilement qu'ils vont voir que les nouveaux bouffe-galette se foutront aussi carrément des électeurs, que les anciens.

BABILLARDES

Un chouette zigue Parmeggiani, qu'a eu dernièrement des emmêlés avec les roussins de Londres. — mais qu'ils ont été forcés de refoutre en liberté, à leur grand regret, — m'envoie au sujet de Pini, le gas d'attaque que vous savez, la babillarde suivante.

Londres, 27 septembre 1889.

En présence des appréciations diverses des actes de Pini, qui ont cours en ce moment, mon devoir est d'affirmer ma solidarité entière avec lui.

Pini, ainsi que Duval, n'a eu pour mobile que son dévouement à la propagande ; tous ceux qui l'ont approché n'en peuvent douter.

L'argent, repris par lui à la bourgeoisie, a servi à publier divers manifestes, placards, brochures et journaux italiens ; notamment la traduction de la défense de Duval et celle des martyrs de Chicago, et les journaux *Il Ciclone* et *Il Pugnale*. Il lui a servi à poursuivre en Italie une propagande active

contre les endormeurs du socialisme, en même temps qu'a permettre à nombre des nôtres de se tirer des mains de la police, et de se mettre en sûreté en Belgique et en Angleterre.

Il est inutile d'insister là-dessus, cent preuves pourraient être fournies du dévouement de Pini; d'ailleurs si ses ennemis n'étouffent sa voix, il revendiquera hautement ses actes. J'ai longtemps été son ami, et aujourd'hui plus que jamais, toute mon estime et toute mon affection lui sont acquises.

PARMEGGIANI.

Fresseneville, (Somme) 7 octobre 1889.

Mon vieux Peinard,

Laisse-moi te raconter un fait qui s'est passé les derniers jours de septembre.

Le bouffe-galette Douville-Maillefeu avait organisé une conférence publique; aucun des copains n'a raté le coup.

Quatre cent personnes assistaient à la comédie, le maire de Feuquières ouvre la séance, il dit « qu'il ne faut pas interrompre le grippe-sous Douville, que la réunion est contradictoire, que ceux qui voudront parler parleront, etc. »

Douville ouvre son robinet; il parle toujours au nom de la liberté, promet plus de viande que de pain et fait une sortie carabinée contre les réacs. Il finit en engageant tout le monde à voter pour lui.

Après ça un anarcho réclame la parole; ah ouat! la bande de Douville l'empêche de monter à la tribune. C'est comme ça qu'ils pratiquent la liberté ces jean-foutres.

Dame, ça a fait du chahut; le bouffe galette et ses lichesculs en ont profité pour se carapater. Eux déguerpis le calme est revenu et le copain a pu dégoiser devant 200 personnes, les bonnes idées qu'il a dans la caboche. Ça ne faisait pas l'affaire du proprio et du garde qui sont intervenus pour lui fermer le bec; ils n'ont pas réussi.

Le copain a continué, expliquant que les travailleurs n'ont rien à attendre du Siffilage universel; qu'ils faisaient le jeu des patrons en votant, car le gouvernement étant composé

de capitalistes, ils ne vont pas se faire du mal à eux mêmes pour améliorer le sort des ouvriers. Il explique que tous les politiciens sont ennemis des producteurs; quel que soit leur drapeau, il n'ont qu'une idée en tête nous faire plier sous le joug de l'autorité.

C'est par la ruse et la corruption qu'ils gardent leurs places de feignants et de parassites. Et tandis qu'ils s'emparent des produits créés par les ouvriers et les gaspillent, on voit des filles et des femmes se prostituer pour donner à leurs gosses un morceau de pain.

Il conclut en disant que pour remédier à ce tas de choses, il ne faut pas tourner le dos au progrès, mais marcher avec lui. Donc, travailleurs, au lieu de voter, groupons-nous, serrons-nous les coudes, et hardi! marchons ensemble à la conquête d'un avenir meilleur.

UN PEINARD

LE MUSÉE DES HORREURS (N° 11)

Les bourgeois avaient en mains : troupes, administration, capitaux; le peuple n'avait rien que sa misère et sa haine : il vainquit, cependant, non sans peine. Il vainquit par la lâcheté et les divisions de ses ennemis, par le soulèvement de l'armée elle-même qui, travaillée par la propagande, refusa de massacrer les affamés. Et ces Boulanger, ces Ferry, ces Joffrin virent avec terreur s'effondrer le pouvoir.

Malheureusement, la plupart des révoltés étaient encore peu conscients; l'habitude d'avoir des maîtres leur faisait craindre d'agir par eux-mêmes : ils étaient comme un enfant qui, à force d'être tenu en lisières, n'ose marcher seul de peur de tomber. D'un autre côté, certains ambitieux, profitant de leur popularité s'efforçaient d'accaparer le mouvement à leur profit, parfois même, des travailleurs qui criaient la vérité et engageaient les autres à se défier étaient calomniés, persécutés : ah! les débuts furent difficiles. Enfin, force est restée au

peuple devenu plus conscient : la vieille société avec ses rouages monstrueux, ses institutions infâmes, a été détruite et le commencement du siècle suivant, le vingtième, a vu les hommes libres sur la terre libre.

— Ah ! nom de dieu ! m'écriai-je, c'est rudement bath ! vive l'anarchie !

Et je terminai cette exclamation par une formidable galipette.

Or sais-tu ce qui arriva ? fit Renaud après s'être arrêté un moment pour lamper le fond de son verre, — il en avait besoin, le bougre, il avait jacté pendant une heure et demie.

— Non, foutre ! comment veux-tu que je sache ?

— Eh bien, de suite après cette galipette, je me suis réveillé brusquement les pieds sur le traversin et la gueule enfoncée dans mon vase de nuit. Que penses-tu de celle-là ?

— Ce que j'en pense, foi de Père Peinard, c'est que, si je ne te connaissais comme un copain sérieux et rangé des voitures, je jurerais que pour faire un rêve aussi biscornu, tu t'étais soulé comme une vieille bourrique.

N'importe, c'est épatant. Il y a des types qui prétendent qu'on entrevoit quelquefois l'avenir dans un rêve. Pour ma part, je n'en sais rien : je ne suis pas sorcier mais je me promets de foutre sur le papier ce que tu m'as dégoisé.

C'est ce que je viens de faire les aminches.

FIN.

PETITE POSTE. — P. Toulon. — G. Nîmes. — H. Roubaix. — Les Indignés, Vienne. — M. Béziers. — D. St-Quentin. — A. Alger. — F. Narbonne. — V. Bessèges. — T. Marseille. — P. Liège. — M. Armentières. — F. Funeneville. — M. Angers. — L. Calais. — P. Verviers.

G. Zaandam, Hollande, reçu ta babillaude trop tard pour l'utiliser ; s'il y a du nouveau avec la grève des bons bougres, je compte sur toi pour me tenir au courant.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
mp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.

LA GRÈVE GÉNÉRALE

Nom de dieu, ça a l'air de chauffer bougrement dans tous les patelins. Si ça marche sur ce pied, nous allons en voir de belles : ça pourrait bien être le commencement de l'entrée en danse.

Dans le Pas-de-Calais et dans le Nord, les mineurs se remuent et font du pétard.

En Belgique, dans un patelin qui est tout noir de charbon, le Borinage, et où les pauvres bougres triment dur et gagnent peu, ça bibelotte aussi.

Les Angliches eux, font des réunions épastrouillantes, dans les rues et sur les places. Ils sont des milliers et des milliers à discuter la question de la Crève Générale.

Y a pas jusqu'aux Alboches qui n'aient des intentions de faire du chabanais. Les mineurs de Westphalie ont été roulés comme des couillons par leur cochon d'empereur et leurs salops de patrons. Ils ont ça sur le cœur, et ils n'attendent qu'une occase pour recommencer plus hardiment que la première fois.

Ah, mille tonnerres, l'hiver s'annonce bougrement mal pour les richards ; tous ça va leur foutre une frousse du diable !

Ils pourraient bien piquer un de ces chahuts, très hurf, quelque chose dans les grands prix, qui les